

L'animale, cinq jours à Athènes

Avril 2015

The female animal, five days in Athens

Marie Cosnay

Volume 48, numéro 2, automne 2016

Sociologie narrative : le pouvoir du récit
Narrative sociology: the power of storytelling

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037721ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037721ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cosnay, M. (2016). L'animale, cinq jours à Athènes : avril 2015. *Sociologie et sociétés*, 48(2), 195–207. <https://doi.org/10.7202/1037721ar>



L'animale, cinq jours à Athènes

Avril 2015

MARIE COSNAY

Courriel : desaubesparticulieres@gmail.com

AU MOIS DE JUILLET 2014, je suis allée en Grèce dans le cadre d'une bourse Stendhal (versée par l'Institut français).

Il m'intéressait de constater l'état, dans ce pays en proie à l'austérité, de ce que nous appelons les centres de rétention administrative, ces centres qui enferment les migrants venus tenter leur chance en Europe.

Je voulais connaître les conditions dans lesquelles vivaient dans ces centres, qui sont en Grèce des camps anciennement militaires, les migrants.

La Grèce est un des premiers pays d'arrivée dans la zone Schengen et un des plus pauvres. Les accords de Dublin III, qu'à l'heure où j'écris ces lignes, les gouvernements européens semblent accepter de remettre en question, prévoient que les migrants qui ont demandé l'asile dans le premier pays où ils sont arrivés soient renvoyés dans ce pays ; situation délicate pour les migrants et pour ce pays qui voit lui-même, pour cause de chômage massif, s'exiler ses jeunes.

Ce que j'ai découvert au mois de juillet 2014, c'est que la Grèce avait, sous la responsabilité du ministre de l'Intérieur d'alors, Nicolaos Dendias, en total désaccord avec la circulaire européenne qui prévoit un maximum de dix-huit mois de rétention pour les étrangers sans papiers en voie d'expulsion, édité un avis : les étrangers demeureraient désormais en rétention illimitée.

Rétention illimitée... pour ce qui ne constituait plus, aux yeux de l'Europe, un délit : l'absence de titre de séjour.

L'aberration provoquait le désespoir.

Je pus entrer cet été-là dans le camp de rétention de Corinthe, pour visiter l'ami d'un ami, Trésor, qui avait écopé de cette peine.

L'élection de Syriza, au mois de janvier 2015 devait changer beaucoup de choses et a changé, de fait, beaucoup de choses.

J'ai tenu à retourner au mois d'avril 2015, peu de temps après l'annonce par Syriza, de l'ouverture partielle des camps, en Grèce. J'ai pu cette fois rentrer dans le camp d'Amygdaleza, tout à fait fermé, et dans celui de Corinthe.

J'ai pu rentrer dans l'un en expliquant aux policiers qu'un ami francophone, du Congo, était enfermé là. Par bonheur et hasard, j'ai pu me procurer un nom grâce à un des visiteurs, un ami d'un retenu qui lui-même avait passé du temps au camp et revenait y visiter ses camarades.

À Corinthe, il n'y avait pas de visiteurs pour me rendre le même service mais les policiers étaient détendus et ils ont bien voulu croire que je cherchais un ami qui peut-être était là, peut-être pas. Je n'ai évidemment pas trouvé cet ami imaginaire mais rencontré plusieurs personnes qui m'ont demandé de témoigner.

Les camps étaient beaucoup moins peuplés que six mois auparavant : 2000 personnes à Corinthe, d'après les policiers, à l'été 2014, 200 au mois d'avril 2015.

Il n'était plus question de rétention illimitée. Les personnes enfermées, me dirent les retenues et les policiers, restaient environ six mois enfermées, et nous avons pu nous rendre compte que c'était en effet à peu près le cas. Après ces six mois, elles recevaient une carte les engageant à quitter la Grèce dans un certain délai. Elles se posaient une question, à laquelle bien sûr personne n'avait ni n'a la réponse : pourquoi devons-nous rester six mois dans cette prison grecque puisque nous pouvons quitter le pays après ?

Je voyageais avec Caroline, metteur en scène de la compagnie La Baraque Liberté. Nous étions logées à Kipséli, que Trésor, libre au mois d'avril, nous décrira comme le quartier africain.

La ville me semblait respirer plus qu'en été.

Ces lignes ont été écrites dans la petite chambre de Kipséli, en soirée, après les promenades en ville et les visites en camps.

La rue Nomikou sépare Patission d'Akharnon. Au nord, à plus d'une demi-heure de marche d'Omonia, après Kipséli. Vendredi après-midi et couchée dans le noir, rien à faire pour la nausée, sinon lire *Une poire pour la soif* de James Ross.

Nous avons entendu que se mettaient en place, dans la Grèce épuisée, des solidarités bien concrètes (il se passe la même chose en Espagne, en Italie, au Portugal), nous avons entendu : pas idéologie, pas charité, mais solidarité politique. Nous prenons un café devant l'immeuble, rue Iktinou, où les médecins bénévoles reçoivent les gens qui n'ont plus droit à la santé, trois fois par semaine et il y a du monde, trois autres fois par semaine, les mêmes personnes viennent chercher des médicaments, ailleurs on distribue de la nourriture, des patates — depuis ce matin la nausée monte, et avec la nausée une

image, une image surgie dès l'aube, elle flotte autour de moi, je la perds, elle me rattrape, je la reconnais, l'image est cause de cette nausée, je la chasse encore parce que ce n'est pas l'heure, je ne sais pas quoi faire d'elle, c'est une image encombrante ou inconvenante.

Nous avançons.

Sur le trottoir, ce monsieur brûlé au troisième degré, complètement immobile, les jambes, des moignons. Le visage marron et ratatiné, minuscule, comme si les flammes avaient tout, en lui, réduit. Hier, dans le bus, le monsieur aux vêtements très sales, troués, qui chancelait, son café à la main, le bonnet jusqu'aux yeux et je le savais bien que le café se renverserait bientôt sur nos pieds et il s'est renversé.

Dans la salle d'attente du centre médical improvisé, ces femmes en noir, en fichu ; cette femme bien assise, arcades sourcilières, nez et menton mangés de boursouflures — la lèpre.

L'adolescent aux pieds en dedans — le scorbut.

L'image, je la cherchais mais elle ne coïncidait avec rien. Ou peut-être que oui. Elle coïncidait avec quelque chose mais tu vas trouver que je divague, en effet c'est une image floue, au pire ce n'est pas une image, c'est une gêne visuelle, ça gêne et picote.

La mer avale puis recrache les corps, un millier de corps depuis janvier 2015.

La nausée monte ; l'image se précise.

On l'attrape par un bout ; pas n'importe quel bout.

Au camp d'Amygdaleza, les policiers ou gardiens portaient des protections sur le nez et la bouche. Derrière les grillages et les barbelés, les hommes enveloppés de couvertures, corps pliés, las ; de l'autre côté de la rétention, les gardiens en bleu, protection sur la bouche et le nez.

Moi, sain, sportif, inaccessible à la maladie.

Le corps de l'autre, étranger, passé par-dessus les barrières de sécurité et par-dessus la mer et venu pour grignoter l'Europe, le corps de l'autre, enveloppé de vieilles couvertures, nu quand il est arrivé, ou presque, le corps de l'autre, dont je me sépare et protège par mon capuchon de bouche et de nez.

Quelque chose ne convient pas ; il y a là un contresens, ces protections ne sont pas destinées à se protéger des maladies mais à ne pas contaminer les autres avec ses propres maladies.

C'est donc ça.

Le policier d'Amygdaleza ne le sait pas, mais l'autre, le malade, c'est moi. L'autre, le malade, c'est lui, en bleu, sain de corps et capuchon sur la bouche. C'est ce que l'image disait : quelque chose en elle était indéchiffrable, elle livrait un message contradictoire. N'est pas malade qui croit.

L'autre, le malade, dont je me sépare à toute force, c'est moi-même, coincé en rétention comme toi, derrière le grillage.

L'autre, la grande malade, qui se débat pour se dire non coupable, non responsable, comme un policier derrière la grille d'un camp de rétention, c'est bien l'Europe.

L'autre, la malade, capuchon sur le nez, bouche trahissant sa maladie invisible, pas le scorbut, pas la lèpre, pas le feu pas le corps déglingué, mais maladie, pourtant, l'autre maladie.

À Caritas, à l'entrée : ça ne fait que trois mois, Syriza, alors on ne sait pas, il faut attendre. À Caritas où on n'a rien contre l'idée de charité, en tout cas rien contre le mot, ici comme ailleurs on fait parce qu'il y a urgence de faire, on prépare la soupe et coupe le pain, qu'on installe dans les grandes panières, il faut attendre avant de savoir si Syriza nous change quelque chose ou pas, il faut attendre, on a un boulot fou avec les Syriens qui arrivent, ce jour est un jour spécial, le jour d'un grand repas offert par la communauté, on fait parce qu'on a besoin de faire, il se trouve que de faire ensemble renforce les liens, qu'on appelle ça communauté ou pas, qu'on dise charité (*caritas*) ou pas, qu'on dise solidarité ou solidarité politique.

L'image n'a pas dit son dernier mot.

Le corps malade de l'Europe.

Frontex, a dit le Conseil de l'Europe réuni le jeudi 23 pour réagir aux nombreux morts en Méditerranée, aura son budget triplé. Les équipements seront plus nombreux et toute l'Antiquité est convoquée : les dieux, Triton, Poséidon, la tragédie, la tragédie.

Ce n'est pas une tragédie, écrit Igiabab Scego, c'est un homicide coupable.

Une œuvre tragique est la représentation d'une terrible et fatale erreur.

Ton erreur fatale et mise en scène, Europe.

Nous ne sommes pas responsables. I'm not responsible, disait le monsieur policier derrière le grand portail d'Amygdaleza.

Fabrice Leggeri, directeur de l'agence Frontex, n'est pas responsable non plus mais il connaît les responsables : les passeurs. Il y a une organisation criminelle qui envoie à la mort des innocents, déclare-t-il. Il s'agit pour lui d'assurer la répression, le sauvetage concerne les marins, dont c'est l'éthique. On ne va pas mêler l'éthique à n'importe quoi, surtout pas au boulot. Les vaches sont bien gardées, l'Europe aussi qui d'ailleurs devenait plus ou moins une vache quand son frère Cadmos la cherchait pas très loin d'ici. Les vaches sont bien gardées, c'est du moins ce que croit Leggeri, ou ce qu'il veut ou veut croire, on ne sait pas exactement pourquoi, il ne le sait pas non plus, sans doute pas par conviction parce qu'il a dû faire comme tout le monde, lire les rapports de l'ONU et de plusieurs experts depuis les années 2000, qui insistent : à quel point la politique répressive et migratoire de l'Europe coûte cher, est inutile, contre-productive, même du point de vue néolibéral qui doit être celui de Leggeri.

Nous longeons les barbelés du camp planté en bas de la colline : soudain les chiens qui gardent sur la plateforme avec les gardiens aboient.

Le corps du gardien (sain, uniforme bleu, sportif, jouant au foot, buvant des cafés frappés, lunettes de soleil, armé d'une mitraillette, trahi par ce capuchon de bouche qu'il croit protecteur alors qu'il protège les autres) est l'ami du corps du chien jaune aboyant sur la plateforme à côté de la guérite.

Voilà, l'image maintenant se forme pour de bon.

Europe se protège des corps sauvages, des hordes, des inondations, de l'animalité, du flux et du flot de migrants et elle a une vieille tête de chien.

Europe — la métamorphose : cyborg à tête de fauve et au corps d'hyper-technologie qui s'apprête à détruire de loin, sans dégât collatéral ou presque ou peut-être, par

drones, les bateaux des passeurs qui trafiquent et font passer tandis qu'elle empêche qu'on trafique et qu'on passe.

Europe l'animale.

De mon temps, en 2011, on n'a pas tellement souffert pour venir. Pitié, pitié pour les corps morts en mer. De mon temps on pouvait passer la frontière en Turquie, il n'y a pas beaucoup d'eau en été, on serait venu quand même, quand tu dois partir tu pars. Non, nous, on n'a pas tellement souffert. Maintenant il y a un grand mur, là. Mon père ne pouvait pas croire que je suis resté dix-neuf mois et un jour en rétention. Chaque fois je lui disais: deux mois encore. Trois mois. Comment croire que je reste dix-neuf mois et un jour pour des papiers? Quelques jours oui, quelques mois peut-être, et au printemps ça a été la rétention illimitée, les policiers sont venus et ils nous ont dit: maintenant la rétention est illimitée, si vous voulez rentrer au pays c'est le moment. Si je dis à quelqu'un au pays que je vis ça? Non, il ne pourrait me croire, il croirait que j'ai fait une bêtise. Quand on arrive, on est révolté. On a la santé et la révolte. Puis il y a une familiarité avec les policiers, tu les connais, ils te connaissent, ils disent Bonjour, Untel, tu réponds Bonjour, Untel, ils n'ont pas peur de toi, la familiarité efface la révolte. Parfois il y a un nouveau qui fait du zèle, il se méfie puis le nouveau s'habitue. Dans le bloc il y a une solidarité entre migrants, si l'un est malade tout le monde appelle les policiers jusqu'à ce qu'ils trouvent une solution. Si tu ne vas pas bien, dit un policier, demande, on verra ce qu'on pourra faire. Certains policiers te font passer des vêtements, par-derrière, en cachette. Quand est arrivée la rétention illimitée, les hommes pleuraient.

Un jour on m'a appelé au moment du repas du soir, Toi, viens ici. Tu vois dehors? Vas-y. Pars. Il était 18 h. À 1 h du matin, je suis arrivé à Athènes, j'avais perdu tout repère après dix-neuf mois et un jour de rétention dans le camp. Les amis, venez me chercher je ne reconnais rien et je n'ai plus de jambes.

Ce qu'a fait Syriza? Ils ont parlé: ils allaient libérer les gens quarante par quarante. Au début tu as dû entendre ça, quarante personnes sortaient des camps chaque jour. Puis plus rien. Ils ont dû subir des pressions, on sait pas. Qu'est-ce qu'on allait faire avec tous ces gens à la rue?

Syriza? Il y a déjà ce qu'ils ont fait pour les enfants nés en Grèce. Et pour les gens installés depuis longtemps et qui perdent brusquement leur permis de séjour. Et les policiers ont reçu des consignes: ils contrôlent moins. Ils ne contrôlent plus du tout. Depuis que je suis sorti, je n'ai pas été contrôlé.

Il faut attendre. Syriza, ça fait trois mois, c'est quoi, trois mois? Il faut attendre.

Le lendemain des élections, il n'y avait plus un flic dans les rues. Les policiers qui gardaient chaque chose, banque, place, quartier, avaient disparu. On respirait la ville, on respirait une joie énorme de ville. Des gens de tous les pays, pas des touristes mais des intellectuels, des photographes, des journalistes, des artistes. C'est la première fois qu'on se sentait européen. Européen. Au moment précis où on risquait de sortir de l'Europe, on se sentait européen. Les Européens (rire) sont déjà partis. Nous restons seuls.

* * *

C'est au nord de Kipséli, le quartier africain. Le quartier africain, c'est comme ça qu'on dit. Kipséli a été un quartier bourgeois, les maisons en témoignent. Aujourd'hui, dimanche, les poubelles n'ont pas été vidées, elles regorgent de sacs bleus et de sacs noirs. Ici, de la ferraille. Des chaussures et des vêtements.

Une cérémonie religieuse que traverse en courant un jeune homme pakistanais, très jeune, le petit parc de l'église orthodoxe, des couples vêtus de noir y marchent, c'est leur rythme qu'on remarque, lenteur contre vitesse du jeune homme pakistanais. Dans cette rue perpendiculaire à la grande artère, veine et repère, Patission, retrouver sur le mur le slogan lu cet été: *nos nuits sont à toi, Alexis*. Une ombre se faufile, l'ombre est vêtue de noir, bien couverte.

La bâtisse, travaux commencés et les graffitis annoncent l'arrêt du chantier.

L'ombre glisse.

Dans cette poubelle, un garçon dont le pantalon descend très bas sur les fesses, à demi-caleçon, travaille la ferraille. Dégaine les tuyaux, plie au marteau le fer, écartèle les éléments électriques. Tout à sa tâche.

L'ombre silencieuse s'est arrêtée, elle est derrière une colonne de ces immeubles géométriques qui dessinent la ville. Derrière la colonne et devant la gorge ouverte du conteneur poubelle, l'ombre s'affaire lentement. Encore une histoire de rythme, c'est un dimanche d'alternance entre lenteur et vitesse. L'ombre ouvre des sacs bleus. Elle les vide dans d'autres sacs. Elle prend ce qui est mangeable dans les sacs ouverts qu'elle a posés par terre. Elle transfère tout le mangeable dans les sacs bleus préalablement vidés. Quand c'est fait, elle noue un sac. Puis noue un autre sac. Elle va s'en aller, dans ses mains plusieurs sacs recomposés. Elle fait quelques pas. Elle porte une robe noire, des chaussures noires, un fichu comme en portait ma grand-mère.

Kipséli s'est vidé au moment de la crise. Se sont installés les migrants. Les gens qui n'avaient pas pu partir se sont crispés et l'Aube dorée a voulu en profiter.

Tu as remarqué qu'on ne parle plus de l'Aube dorée? Ce n'est pas qu'elle a disparu, dit T, les racistes sont toujours là. C'est stratégique, dit Dimitris: il ne faut pas leur donner la parole, ce sont les médias qui font l'Aube dorée ou votre FN. On attend le procès, un seul et unique procès pour tous les actes racistes qu'ont commis ses membres, le procès de l'Aube dorée, il y en a pour trois ans.

L'ombre n'a pas fini. Elle s'est arrêtée. Elle est revenue près de la poubelle. Elle en a retiré des chaussures. Elle compare la semelle à ses propres semelles. Elle enfouit les nouvelles chaussures dans la grande poche noire de sa robe.

Cette après-midi, Corinthe. Le train, le *proastiakos*, à Stathmos Larissis. Installées de façon à voir la mer — qui nous fait perdre la tête et la raison, ce mois d'avril elle a noyé plus de mille migrants.

La petite fille rom, d'Albanie: on l'a rencontrée à Monastiraki, elle jouait de l'accordéon et Dimitris lui a dit: tu me reconnais? Elle le reconnaissait, c'est lui qui a pris la photo qui a fait le tour des réseaux sociaux, on voyait sur la photo une bonne femme en rondeurs flanquer un coup de pied à la petite fille qui jouait près de l'Acropole. Une

plainte a été déposée et la grosse femme retrouvée grâce à la photo. La petite fille s'appelle Sandra, elle s'en souvient bien, du coup de pied de la grosse femme qui vendait des babioles au pied de l'Acropole, de Dimitris aussi elle se souvient, elle écrit son nom sur mon cahier, puis LOVE, puis elle discute un peu puis s'en va.

Le paysage défile, les cyprès rayent le tout à la verticale. Les maisons abandonnées, à peine commencées abandonnées, ne pas les compter. Le camp rom, les maisons de toutes les couleurs aux toits sur lesquels pèsent des pneus pour que les tissus protecteurs ne s'envolent pas. Un enfant est assis sur le parapet devant le train qui nous conduit à Corinthe. C'est après que je vois la mer, et la crique, très loin, où l'ombre, une autre, minuscule, perchée, se dresse.

Par la vitre du train, l'image est légèrement décalée, se double, se mêle à la vague ombre que je suis, qui regarde dedans et regarde devant. Les géométries sont complexes, béton contre béton, visage en dégradé et un if nous barre la perspective du tout, brusquement. Une double vision. Il y a quelque chose de très triste autour de Corinthe, à droite les montagnes, celles où le berger ramassait Œdipe.

Katerina a dit : « On est très loin de nos histoires antiques, tellement plus près de notre histoire commune avec la Turquie, pour nous Europe, la vache, c'est pas grand-chose, hélas. »

Elle a poursuivi et plus tard, revenue dans ma maison des bois, j'en pleurais de ce que disait Katerina : on se sent très seuls.

Penser à la guerre d'Espagne, à l'abandon et au cynisme de tous.

Comment, disait Katerina, il y a des gens de gauche qui pensent que l'on doit sortir de l'euro, mais qui, dis-moi des noms, que font-ils, où sont-ils ?

Dans le train pour Corinthe il y a toujours un jeune homme insouciant. Celui-ci est l'ami d'un chien sans muselière, il se bagarre avec le contrôleur qui veut la muselière pour le chien, le jeune homme porte un jogging noir, une petite barbe et un piercing au menton et il proteste pour le chien et contre la muselière ; une vieille dame vient à son aide, celle qui embrassait son homme amoureusement, sur le quai, tout à l'heure. La vieille femme, l'adolescent au piercing et le chien ont gain de cause.

Tout à l'heure à Kipséli j'ai vu une ombre. Puis une autre, qui portait elle aussi un fichu, une ombre plus grosse, une ombre qui prenait des risques sur la rue Patission, l'ombre traversait hors des clous, la voiture l'a longée et j'ai poussé un cri mais les voitures ne connaissent pas les ombres qui leur échappent toujours.

Corinthe, la gare : marcher tout droit, arriver au Lidl, y faire des courses quand ce n'est pas dimanche, arriver au stade qu'on confond un peu avec le camp mais ce n'est pas le camp et on le voit aux éclairages, bientôt les murs ne laissent aucun doute, un panneau interdit les photos et les films. Nous sommes devant le portail du camp de rétention. Le portail est ouvert, gardé par un policier qui ne porte pas, comme à Amygdaleza, une mitraillette mais un taser — et par un vieux chien avachi et pelé qui dort aux pieds du policier.

Vieux et sourd, le chien, que la voiture qui va venir nous chercher tout à l'heure manquera d'écraser tant il dort sans entendre. On ne pourra pas ne pas penser aux

chiens sportifs et jaunes d’Amygdaleza, aboyant et dressés sur la plateforme au-dessus du camp.

Le policier vient vers nous. Comme on n’a personne à visiter et qu’on ne rentrera pas sans un nom, je dis, au hasard : Trézéguet, Congo. Le policier : David Trézéguet ? Je dis oui, David Trézéguet. Caroline me fait des signes : inquiétude ou fou rire, non, pas David, c’était une blague, je comprendrai plus tard qui est David Trézéguet.

Ces derniers temps ils sont nombreux à être sortis, nous apprenons qu’il reste 200 personnes sur 2000 à Corinthe, depuis les élections et Syriza. Ce qu’en pense le policier ?

Rien, il fait ce qu’on lui dit, on lui dit tu gardes, il garde ; tu arrêtes de garder, il arrête. Mais il s’ennuie pas mal, il aurait aimé un autre poste dans la police. Bon, ici, c’est à côté de la maison, c’est bien, aussi.

« Vous aimez la Grèce ? demande-t-il.

— Sans doute oui, — mais vous dire ça ici, dans le camp de rétention de Corinthe...

Grèce est mieux que Congo. Grèce est mieux qu’Afghanistan.

— Vraiment ?

— Pour un Grec, Grèce est mieux. Pour Congo, Congo est mieux.

— Mais Congo fuit. »

Congo fuit pour trouver mieux en Grèce. Mais il ne trouve pas, il trouve ça, dit le policier, en désignant du doigt les grillages derrière lesquels sont les hommes.

Puis, de nouveau : le nom de la personne que vous voulez voir ?

C’est-à-dire : nous sommes sans nouvelles de lui, son téléphone ne répond pas, si vous nous conduisez au bâtiment des francophones, on le reconnaîtra, il vient du Congo.

On cherche Congo, disent les policiers au bâtiment Delta, mais au bâtiment Delta il n’y a personne du Congo, les policiers crient dans les rangées, derrière les grillages où les hommes s’approchent, Congo, Congo, tout ça commence à être très ridicule et notre mensonge de plus en plus évident.

Parler avec un Algérien régulier en Belgique et égaré, sans passeport, en Grèce, contrôlé puis enfermé, très en colère. Caroline parle dari avec un vieux monsieur, Azara, qui dit que ses deux fils sont dans un autre camp, entendre le policier dire que c’est pas facile d’être une femme ici et qu’on va remonter, mais le sac, à qui le donner ? Le sac de biscuits sablés et de bons savons, à qui le donner ?

— Désigne quelqu’un, dit le policier.

— Poser le sac par terre.

— Prends-le, toi, alors, c’est pour toi.

— *Rires.*

— Je ne peux pas, choisis quelqu’un, là.

— Je ne vais pas choisir.

— Ils vont se battre.

— Le plus jeune, alors.

— Lui? Lui? Lui?

— Je ne sais pas, tu verras bien, toi, qui est le plus jeune.

— Quitter Corinthe, mal au cœur.

La voiture des policiers des camps de rétention ramène les visiteurs au portail et les portières ne s'ouvrent pas de l'intérieur.

Ils ne sont pas des criminels, ajoute très vite le jeune policier. Ils n'ont rien fait, ils voulaient trouver quelque chose de meilleur. Parfois, c'est la guerre chez eux.

Le policier désigne un groupe de jeunes gens, serrés les uns contre les autres, debout, dans un bloc. Des Syriens, dit-il.

Quitter Corinthe. Sur le quai de la gare, personne. Un vent un peu mordant. Quelques plages de lumière. La végétation est partout, elle a gagné le dedans des villes, elle s'obstine. Ce soir elle s'obstine drôlement, elle est très émouvante, dans la pâleur de Corinthe et sur les quais sans fin.

Quels ordres et quelles formations reçoivent les policiers travaillant dans les camps grecs de rétention? Chaque chef de camp détermine-t-il les règles de son camp ou bien existe-t-il des règles communes? Ne dirait-on pas qu'il y a une stratégie à Amygdaleza, qui vise à effrayer et déstabiliser les visiteurs par des règles aléatoires et une absence totale de communication? Les policiers d'Amygdaleza font attendre les visiteurs plus d'une heure devant les grilles après l'heure officielle ou officiellement annoncée des visites — pour trois minutes de présence auprès de leurs proches. Combien de temps un policier affecté dans un camp de rétention tient-il le coup? Un migrant parlait de cette familiarité qui ne manque pas de se produire, après un moment, quand le policier comprend que le migrant n'est pas dangereux et que le migrant comprend que le policier ne comprend pas plus que lui ce qu'il fait là. Comprend d'autant moins ce qu'il fait là qu'il sait, comme le migrant, ce qu'on dit plus ou moins: après six mois de rétention (ou quatre, selon d'autres policiers et migrants), la personne sera relâchée avec un document lui assurant qu'il ne sera pas ré-arrêté aussitôt, qu'il a quinze jours pour quitter le territoire. Or il serait prêt à le quitter tout de suite.

Depuis les élections et Syriza, les camps se sont vidés. Il reste 200 personnes enfermées à Corinthe. Selon quels critères a-t-on libéré?

Entendu: les personnes qui ont fait plus que les dix-huit mois prévus par la circulaire européenne dite circulaire retour, les mineurs, les demandeurs d'asile, les malades. Qui d'autre?

À quoi correspondent les fameux six (ou quatre, selon les versions) mois dont on parle? La Grèce fait-elle, en toute diligence pour éloigner le migrant, l'expulser vers son pays d'origine, ce qui est l'objectif de la mise en rétention des migrants? Si ce n'est pas le cas, comment la rétention administrative est-elle justifiée? Les six (ou quatre) mois correspondent-ils à la durée qu'on imagine nécessaire pour procéder à la tentative d'éloignement? Si oui, pourquoi un temps toujours si long? Sinon, la rétention est-elle légale au regard de la directive européenne 2008?

Les migrants bloqués en Grèce voient-ils, dans leur langue, leurs droits notifiés? Ce n'était pas le cas jusqu'à une date très proche. Les migrants bloqués en Grèce et en

camp voient-ils un juge? Un avocat? Ce n'était pas le cas jusqu'à il n'y a pas si longtemps et cela ne semble toujours pas l'être.

On entend les migrants dire que Syriza voudrait faire mieux mais que ce n'est pas possible: les fonds attribués à la rétention sont européens et à Corinthe, par exemple, le camp a créé de l'emploi: policiers, maintenance, restauration.

Quant aux Syriens dont le policier nous dit qu'ils viennent d'arriver: n'ont-ils pas un statut spécial, un document qui leur laisse plus de temps qu'aux autres pour passer dans un autre pays européen et y demander l'asile? Ceux-là ont-ils perdu leur passeport? Ne l'ont-ils jamais eu?

Et les centres ouverts dont a parlé Syriza? Les camps militaires, les cabanes d'Amygdaleza et les blocs de Corinthe, où tout ce monde, malgré tout, reste enfermé, ne pourraient-ils pas, en attendant de nouveaux centres ouverts, s'ouvrir?

À la fenêtre de la maison des bois, voir passer une ombre. Si furtive celle-là, qui brûle et se sauve toujours, ombre héroïque, que les lois ou règles ou directives posées, d'amendement en amendement, de conseil en conseil, de droits de l'homme en états de droit, méprisent allègrement, mais elle fuit, comme il était écrit sur les murs pas très loin d'Omonia, *fuge*, fuis, va-t'en, bouge.

* * *

Retour en France. Fin mars, les départementales. Choc 2002, le 1^{er} mai, cette ferveur, il fallait voter, plus nous voterions plus notre vote signifierait autre chose que ce qu'il semblait, plus nous serions nombreux à voter pour le même homme et moins son nom compterait, moins son nom serait signe mais autre chose serait signe: le refus d'une façon de vivre et de penser, le refus de l'inégalité posée comme principe.

Choc 2012, le visage de la fille de l'homme qui, l'annonce des 20 %, quelques heures plus tard ce sera infiniment plus bas mais je n'ai retenu que le premier chiffre annoncé, le choc, donc, 2012, 20%.

La très grande conscience alors que pour le PS ce serait une tache incroyable, qu'il faudrait une sacrée volonté, un acharnement, beaucoup d'espérance, de la joie et de l'imagination pour inverser les lignes.

On avait parlé du vote des étrangers, et puis.

Les affiches déjà prêtes, à l'issue des municipales, le FN déclaré, dès avant le vote, premier parti de France.

Le lyrisme de Valls, avant les départementales, comme s'il se rendait compte, mars 2015, de la montée du FN — et s'il n'y a rien à dire, en effet, responsabilité des électeurs, démagogie et mensonges du FN, certes ce n'est pas aujourd'hui que Valls découvre le FN, certes il a une idée de ce qu'est l'apartheid social, qu'il nomme, certes il sait comment, socialiste, démanteler les camps roms — il a lui aussi dragué, peut-être moins vulgairement et plus hypocritement que ses prédécesseurs, les Français qui ont peur et qui se sentent seuls.

Dire où en est la confiance dans l'élan politique...

2015, et on a mis plus de dix ans à le voir venir, le danger FN?

Le danger.

Les mots creux, qu'on se jette à la figure. On en fait des paquets. Dans les paquets : corruptions, démagogies, danger, fascisme, pas de détail.

La bataille de mots devenus des enveloppes à n'importe quoi.

En attendant, plus de mots, moins d'expériences et un imaginaire qui galope comme il peut.

Dans une classe d'atelier, un jeune enfant, mars 2015, m'explique que la chute des tours jumelles, c'est les États-Unis qui. Les complots ont la vie longue, rien ne convainc l'enfant, sinon les articles qui circulent encore et qu'il lit avec passion.

En voilà un qui fait quelque chose avec passion.

En voilà un qui, bien que jouet d'une communication naïve et dangereuse, tente de comprendre le monde. Et sans doute, une vie politique plus saine ne permettrait pas aux théories complotistes de le séduire.

Fin mars 2015. On se réjouit pauvrement de quelques pourcentages de plus de participation par rapport à 2011 quand la moitié des votants ne votent pas.

Monsieur R, rencontré à l'Agora, à Châtelet, toujours pas de permis de séjour après 14 ans passés en France, mais s'il en avait, ça ne changerait rien au vœu qu'il fait : si je pouvais voter, son sourire.

Ce gamin, il n'y a pas si longtemps, dans un tout petit village du Sud-Ouest : quand Leclerc sera écrit en lettres arabes, vous comprendrez.

C'était idiot, ce qu'il nous dévoilait de son horizon, Leclerc et la peur de l'autre. On a eu un peu de peine.

Celui, moins gamin, qui voyait des drapeaux aux fenêtres, des drapeaux d'Afrique du Nord, voilà, dans notre rue même, et il était le seul à voir.

Mon canton de Bayonne, ses 18 % de votes FN alors qu'il n'y avait pas de liste aux municipales, que personne ne connaît la fille et le gars sur l'affiche alors que tant d'autres, sur d'autres affiches, font un boulot de terrain et le font depuis des années.

20 % dans le village des Landes où j'ai grandi.

Ces gamins qui se radicalisent, comme on dit, aux lisières des villes et dans les campagnes, par ennui, besoin de sens et imaginaire à fleur de peau. Ils vivent ou croient vivre ce que vit l'autre, en Palestine. À Abou Ghraïb. Ils vivent ou croient vivre ce que vivent ceux que l'Occident ou l'Europe abandonnent, en Syrie.

Ludovic revient de Calais.

De nombreux Syriens parmi ceux qui tentent de passer en Angleterre.

Cet atelier d'écriture, dans un bon lycée de province, des terminales L, ces élèves qui disent eux-mêmes qu'ils vivent dans un coin privilégié. Une jeune fille : ici, ce n'est pas la vraie vie. Leur attention (partagée entre l'atelier et l'écran de leur téléphone portable), leur politesse, leur prof qui dit : « rien ne marche mieux que quand on propose des sujets d'imagination, de fiction. Ils sont doués pour le travail individuel d'imagination et de fiction. Ils accrochent moins avec le travail collectif. »

C'est sans doute ce qu'on a voulu, ce qu'on veut encore, ce qu'on veut pour nos gamins, qu'ils ne vivent aucun danger, pas trop la vraie vie, comme disait la jeune fille, qu'ils déploient leur sens créatif, leur imagination, librement ou ce qu'on appelle librement.

Il y a des écoles pour ça. Parfois, mes amis choisissent ces écoles pour leurs enfants, pour qu'ils ne soient pas privés d'imaginaire, pour qu'on aille à leur rythme, pour qu'ils s'épanouissent. Et ils s'épanouissent et ce n'est pas le pire qui peut leur arriver.

Qu'on leur donne un travail perso-crétatif et ça va tout seul.

Cette classe de gamins, en pré-professionnel, entre 14 et 16 ans, on écrivait sur la vraie ou fausse vie d'un grand-père ou arrière-grand-père, parfois c'était la guerre d'Algérie, parfois une grève, pour d'autres l'arrivée en France, du Portugal. On partait d'objets et de photos. On ne pouvait écrire que du vrai de vrai. Précisément. Brièvement. Puisqu'on ne pouvait pas savoir, en fait. On ne pouvait rien ajouter. Disaient-ils. On a essayé.

On a un problème d'imaginaire. Il est tellement mal partagé, tellement dirigé par ici, tellement libéré par là-bas.

Qu'il prend la place, en dernière instance, parfois, de savoir. Imaginer au lieu de comprendre, au lieu d'apprendre.

Cette élève, il y a quelques années, qui arrêta le latin, matière contraignante s'il en est, parce qu'elle avait besoin de laisser aller son imaginaire, disaient ses parents, ça ne paraissait pas si fantaisiste que ça, si déplacé : c'est vrai, tout est si contraignant.

Apparemment, en la plupart des cantons de France, voter FN donne de l'horizon. Un horizon aussi gris que celui qui paraît (et peut disparaître aussi vite, je le crois) dans les paroles du gamin qui dit, depuis la campagne où il vit : « quand vous verrez Leclerc écrit en arabe, vous comprendrez ».

Monsieur R a le corps malade. Une hernie discale, des douleurs partout, la kiné lui a dit que son corps avait besoin de doux exercices. Deux fois il est resté 45 jours à Vincennes, au Centre de Rétention. Après tout, quand tu as le corps si malade. Il n'est pas expulsable, son ambassade ne le reconnaît pas. Après tout, c'est un peu de repos, on te donne à manger. Tu peux dire tout ce que tu veux, mais ici tu ne meurs pas de faim.

Tu ne peux pas mourir de faim.

Il y a les poubelles et tu vois je ne suis pas malade, c'est McDo qui fait ça le mieux : il jette dans les poubelles mais c'est encore emballé, c'est propre, si tu demandes ils te donnent. Et quand c'est périmé de 5 ou 6 jours, t'es pas malade. Non ici tu ne meurs pas de faim.

Monsieur R est porteur de piano. Il porte les pianos dans les appartements pleins d'amour, parce qu'il en faut de l'amour, pour le piano. C'est un métier très difficile. On va en Espagne chercher des pianos, dans les petits villages de la frontière, très jolis avec les montagnes, on achète du vin et des cigarettes et on ramène les pianos à queue. On les monte dans les immeubles, aux étages, la sangle te déchire si tu sais pas exactement comment faire, la première fois, j'ai dit je ne peux pas, il faut m'aider, les acheteurs de piano ont aidé à le monter, on a poussé ensemble.

Monsieur R a tout perdu dans l'incendie du squat de Saint-Denis, en 2004. C'est un gars qui lui avait demandé s'il pouvait s'installer là et Monsieur R a dit oui, comme toujours il dit quand on lui demande. Il faisait si froid que le jeune gars a mis des cou-

vertures partout. Sur les murs, les fenêtres et sur le petit chauffage électrique. Soudain il y a eu une lumière blanche, électrique. Une infinie lumière. Si on avait su, on se serait allongé sur les flammes. Mais on a jeté des seaux d'eau. Jamais un feu pareil. Tout a été perdu. Les photos d'enfance, l'enfance, tout, les souvenirs de la mère de Monsieur R en Côte d'Ivoire, le carnet de santé qu'elle avait envoyé, disant : fais ta vie, mon fils, fais ta vie, ne m'envoie rien, on se reverra là-bas.

Un matin, j'ai eu un coup de fil, mon employeur a dit : « Ça ne va pas ? » J'ai dit : « J'ai perdu ma mère ce matin. »

Tout est perdu mais rien n'est perdu, on garde pas de trace mais les traces sont là. Ce visage de gamin né en 1961 ? C'est que j'ai rien vécu, rien fichu, rien fichu, rires, rien fichu mais beaucoup de travail quand même, et le corps douloureux, avec une hernie, et ce qu'il me faut faire, les infiltrations.

Du travail mais il reste rien pour les fiches de la régularisation.

Porteur de piano, on ne te demande pas de papiers, c'est trop dur.

Quand la terre a soif elle demande à boire et le ciel le lui donne, c'est qu'ils sont reliés, c'est pas chacun son coin, c'est comme toi et moi, là, on fait ce qu'il y a de mieux à faire, on raconte, se raconte, on n'est pas dans un monde chacun le sien.

On est jamais tout seul, tout le bien qui te vient te vient de l'autre, le mal aussi comme dans mon cas, avec le squat et l'incendie, te vient de l'autre, mais ce mal même c'est du bien puisqu'il te vient de l'autre, il est tout en fonction de l'autre.

Jamais tu n'es tout seul, est-ce que tu vois ce que je veux dire ?

Et il y a les anges. Ceux que tu ne vois pas quand on parle comme ça, dans cette journée qui est venue comme une naissance, où je ne savais pas qu'on se rencontrerait. La nuit tu dors, tu es dans l'entre-deux comme une mort et la journée se lève comme se lève la vie, une nouvelle.

Et il y a les anges, qui sont là et ne veulent pas qu'on les voie parce qu'ils n'ont pas besoin qu'on les voie, mais ils se régèrent, quand on se parle comme ça, toi et moi.